

## LES OISEAUX DE BOIS

La porte de la chambre se rouvrit, laissant apparaître une tête rousse. On entendit la voix haletante, impatiente de Diane : “Allez, grouille-toi, Félicité ! Tu crois qu’on va t’attendre toute la journée ? Sors ton gros cul de ton lit. Tu te laisses aller, ma fille !”

La porte se referma aussi vite qu’elle s’était ouverte sur l’odeur du désinfectant de l’hôpital et la voix aiguë et moqueuse de Diane.

Le surnom de “Félicité” dont on avait affublé Filiz, avec cette ironie particulière propre aux poitrinaires, avait quelque chose d’agressif dans son absurdité. Avec son statut de réfugié politique, son doctorat d’histoire et les gros bouquins entassés dans sa chambre, elle avait aux yeux des malades le statut peu apprécié d’une intellectuelle. “Ah ! cette Félicité, disait Diane, c’est plus amusant de lire un livre d’oncologie que de bavarder avec elle. Il faut lui arracher les mots à la pince à épiler.”

Pauvre Félicité ! Elle a fait deux ans de prison dans son pays. Elle est toujours fourrée dans ses livres et en deux ans elle a été incapable d'apprendre à parler allemand sans accent !

Filiz se leva lourdement. Sa longue maladie – double pneumonie et asthme chronique – lui avait appris à économiser ses forces. Elle avait fini par se soumettre aux caprices de son corps endolori.

Depuis huit mois qu'elle était à l'hôpital, c'était la première fois qu'on l'autorisait à sortir. Le nom de "Filiz Kumcuoğlu" figurait sur la liste des malades en phase d'amélioration et ayant la permission de sortir deux heures le samedi. L'infirmière qui assurait la garde de nuit avait examiné son dossier médical et lui avait permis d'accéder à la plus grande aventure de la vie de l'hôpital. Elle avait transmis l'information dès le lundi. On préparait à Filiz "une grande surprise". *L'AMAZONE EXPRESS* ! Elle avait acquis le droit d'entrer dans le secret des malades du troisième étage et de monter dans le fameux express. A vrai dire, Filiz n'en avait aucune envie. Au mieux, on irait boire un verre ou deux au village de T., la seule agglomération à trente kilomètres à la ronde. Peut-être rencontrerait-on des jeunes gens du village ou des hommes en fin de traitement au sanatorium. Que pouvait-on faire d'autre au cœur d'une forêt profonde ?

Sitôt qu'elle eut franchi la porte, Filiz se rappela soudain une vieille histoire enfouie au plus profond de sa mémoire depuis au moins vingt ans. Au début du siècle, les tuberculeuses du sanatorium de Heybelia sortaient en secret dans la nuit pour faire l'amour dans les bois avec les tuberculeux. Elle imaginait ces condamnées à mort au visage blême cheminant en chemise blanche, une torche à la main... Elle ne croyait pas l'histoire vraie, mais y trouvait une tragique poésie... La poésie avait depuis longtemps déserté son existence et les tragédies qu'elle avait vécues avaient, comme des poux voraces, absorbé toute la substance de son être.

*Franchis la grande porte vitrée. Vite, tourne le dos au panneau gris, sévère et rébarbatif qui porte l'inscription Hôpital de T. Service des Maladies pulmonaires et file sans demander ton reste. Marche jusqu'à la limite de l'ombre de l'immense bâtisse et arrête-toi à la frontière du royaume du soleil ; puis, en retenant ton souffle, lentement, fais un pas en avant, le pas qui te fera sortir de l'ombre. Que le pâle soleil du nord réchauffe un peu ton dos, et persuade-toi qu'il va chasser de ton esprit et effacer tous les souvenirs du passé. Laisse le soleil se jouer dans tes cheveux, qu'il fasse jaillir en cascade les couleurs de la forêt, qu'il efface les contours du monde et transforme le réel en pure clarté.*

Filiz se rappela Nadejda, l'infortunée Nadejda du *Duel* de Tchékhouv qui levait ses bras vers le ciel en rêvant qu'elle allait s'envoler. Elle se sentait elle-même comme une héroïne de Tchékhouv. Et si elle se changeait en oiseau ? Mais ce serait, au mieux, un oiseau de bois. Un oiseau sans âme, impuissant et ridicule, dont les ailes, inaptées au vol, ne produisent qu'un bruit mécanique. Elle était tout emplie d'une douloureuse ferveur. Elle avait envie, tout à la fois, de rire et de pleurer, de vivre et de mourir.

“Allons, Félicité ! Ne reste pas plantée là comme une momie. Nous sommes en retard.”

Gerda fit écho à Diane, de son contralto éraillé par les cigarettes et la phtisie : “Tu vas rater l'*Amazone Express* !”

Un groupe de six femmes s'était rassemblé devant le portail du jardin. Filiz les classa instantanément : “Trois étrangères, trois Allemandes, trois tuberculeuses, trois asthmatiques. Toutes les Allemandes sont tuberculeuses, et nous trois, venues du vaste monde, sommes asthmatiques. On s'attendrait au contraire.” Deux des Allemandes, Martha et Gerda, grandes et blondes, avaient réussi, malgré la tuberculose, à rester robustes et fortes. (En fait, Gerda n'était pas très grande, ni vraiment blonde, mais les yeux de Filiz, peu sensibles aux détails physiques, les avaient rangées dans la même catégorie des représentants de la classe

ouvrière.) Filiz avait un peu peur de leur rude force physique et de leur promptitude à défendre leurs intérêts, mais, au fond, elle les enviait. La troisième Allemande, Béatrice, svelte comme un totem, introvertie, la poitrine creuse, était à vingt ans une vieille héroïnomane. Cette fille aux cheveux châains coupés court, dont les yeux tristes semblaient toujours à la recherche de quelque objet perdu, dont le corps à peine formé faisait penser à un arbre mort, faisait de la peine à Filiz. Quant à Diane, la renarde, toujours en mouvement et pleine de ressources, elle ne se souciait de rien et rien ne la troublait. Elle se disait croate, mais jamais yougoslave. Il y avait enfin Graciella, l'Argentine...

Au sanatorium, Graciella était la seule autre malade à être étrangère, voire plus étrangère que Filiz. De l'avis général, les adjectifs pour la décrire étaient "distinguée, élégante, cultivée", et de voir cette personne fine, gâtée par la vie, parmi des phtisiques, faisait penser à une de ces plaisanteries de mauvais goût que le destin s'autorise parfois. Mesurant à peine un mètre cinquante-huit (elle était encore plus petite que Filiz), elle était gracieuse et menue. Avec ses mèches de cheveux plats, ses sourcils à la Marlene Dietrich qui, même dans un hôpital, conservaient un tracé irréprochable, et ses yeux en amande dont le regard pouvait être tour à tour ardent et glacial, elle s'était

acquis le surnom d'“Evita”. C'était la chou-chou des médecins et des infirmières ; ils la traitaient comme un vase ancien, précieux et fragile. D'ailleurs on avait l'impression que le monde entier devait la traiter avec déférence et délicatesse. Cependant Filiz avait perçu la dureté de son visage irréprochable de bibelot de porcelaine. Il y avait dans son sourire quelque chose d'inquiétant. Ce charmant petit bout de femme évoquait pour Filiz une institutrice, toujours coiffée d'un foulard et qui se mue en tortionnaire au moment d'entrer en classe.

La première fois qu'elle l'avait vue, elle l'avait prise pour une visiteuse qui se serait fourvoyée à la cantine. Elle était seule à une petite table près de la fenêtre ; elle portait une jupe étroite de velours noir et un corsage aux boutons voyants qui découvrait sa gorge. Entre ses seins dressés brillait un pendentif en forme de cœur. Des souliers “tango” à boucle et à talons hauts et des bas nylon complétaient le tableau. Apparition insolite parmi les malades aux cheveux gras, en survêtement et en chaussures de basket, elle faisait penser à une fleur rare des tropiques. Un jour, Diane, rédacteur en chef de la gazette des potins de l'hôpital, avait fait irruption dans la chambre de Filiz et lui avait révélé un secret :

“Tu sais, Evita, cette Argentine, elle est comme toi.

— Comment ça, comme moi ?

— C'est une réfugiée politique. Prison, torture, et ainsi de suite. Elle y a laissé ses poumons. Son ex-mari était diplomate, tous deux étaient très riches, ils étaient de famille noble et avaient des amis huppés. Mais son mari a été impliqué dans une affaire politique et on a donné l'ordre de l'arrêter. Deux heures plus tard il avait disparu. En laissant sa femme. Pendant deux mois ils ont essayé de faire parler Graciella, mais ils n'ont pas réussi à lui faire dire où il se cachait. Peut-être l'ignorait-elle. Qui aurait cru ça de ce petit bout de femme ? Il ne faut pas se fier aux apparences."

Ce fut un coup terrible pour Filiz. Ses plus profondes souffrances étaient tournées en dérision, comme si sa personne et toute son histoire étaient totalement dépréciées. Elle s'était érigée en une sorte d'héroïne mythique et c'est ce qui lui avait permis de continuer à vivre. Le souvenir de son affreux passé lui était nécessaire, car il était la preuve de son existence et elle l'avait installé dans un coin de son esprit comme dans un sanctuaire. Et voici que cette snob venait cracher sur ce qu'elle avait de plus sacré. De quel droit pouvait-on avoir connu la même tragédie que Filiz, cette femme forte, primesautière, qui avait payé le prix de ses convictions (c'est ainsi qu'elle se définissait elle-même) ? Et en plus pour l'amour d'un homme ventripotent, vil et infidèle !